

## Une expérience identitaire (troisième partie)

Wajdi Mouawad

Number 755, March 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67010ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Centre justice et foi

**ISSN**

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Mouawad, W. (2012). Une expérience identitaire (troisième partie). *Relations*, (755), 10-10.



## UNE EXPÉRIENCE IDENTITAIRE (TROISIÈME PARTIE)

**O**n ne réalise pas toujours ce que cela signifie de muter dès lors que d'émigrant on se voit devenir immigrant. Nous sommes des oiseaux tout le long du trajet qui nous mène vers ce nouveau territoire où l'on pourra vivre une vie délivrée de souffrances. À peine atterris, les pieds nous repoussent et les procédures s'ouvrent devant nous, apportant leur lot de vicissitudes et de nostalgie du pays natal. Ainsi, entre la préfecture de Paris où il m'a fallu accompagner ma mère tous les six mois pour le renouvellement de la carte de séjour et le bureau d'Immigration Canada à l'Aéroport international de Montréal, l'oiseau que j'étais s'est défait de ses ailes pour arborer son habit d'immigrant reçu avec les règles, les lois, les soumissions et les avantages que ce statut confère. Ici, les voitures sont plus grosses que là-bas; le temps plus humide; la courbe du ciel plus accentuée. On se souvient, dans sa chair, qu'exil et horizon sont deux mots construits à partir de la même pensée. L'horizon étant la limite fixe au-delà de laquelle s'ouvre un territoire hors horizon. L'exil. On a alors le privilège de constater les différences. Les autorités canadiennes sont habiles là où l'administration française est percluse de brutalité aléatoire. Cet aléatoire qui emplissait le trajet vers la préfecture de police d'une angoisse insupportable, car tout allait dépendre de sur qui nous allions tomber.

– Vos cartes de séjour ne seront pas renouvelées, madame.

– Pourquoi ?

– Parce que ça suffit. Vous avez trois mois pour quitter le territoire.

Ma mère a déversé son fiel contre ce qui était français : la baguette, le camembert, Gainsbourg, De Gaulle, et

nous avons pris congé du fonctionnaire sur un « tant mieux » tonitruant lancé en arabe au visage de l'autorité qui venait, sur un coup de tête, de sceller notre destin.

L'impossibilité de retourner au Liban et celle de rester en France ont conduit mon père à penser au climat. Ce sera le Texas, à Houston. Le sort en était jeté, nous deviendrions américains. À Houston, je n'aurai plus jamais froid, m'a-t-on dit. J'apprendrai l'anglais, mes cousins s'y trouvent déjà, je me développerai formidablement dans cette région où la peine de mort est en vigueur, avais-je cru bon de préciser.

– Tant mieux ! Ça nous débarrassera des crapules et ça t'obligera à pas faire de conneries, s'est écriée ma mère.

Houston donc. John Wayne, me disais-je; « Dallaaaaas : Ton univers impitoyaaaaableuuu ! » JR, Bobby et Sue Ellen ! Les chapeaux ! Les chevaux ! J'étais prêt ! Mais les portes tournantes ne s'ouvrent pas toujours vers le paysage attendu. La loi américaine exige que les enfants âgés de plus de vingt et un an de familles immigrant sur le territoire des États-Unis attendent une année avant d'y rejoindre leurs proches. Ma sœur devait donc se séparer de nous. Idée insupportable pour ma mère. Le projet texan s'est écroulé. Aujourd'hui encore, ma sœur me rappelle combien je lui suis redevable puisque grâce à elle, j'ai certainement échappé au couloir de la mort.

Quel Texan aurais-je fait ? C'est, à peu de choses près, la question que je me posais lorsque nous nous sommes retrouvés à Mirabel, devant l'agent d'Immigration Canada. Nous entrons dans son bureau. Nous nous asseyons en face de lui. Il est souriant. Il nous regarde. Il n'a aucun dossier entre les mains. Aucun papier. Il dit : « Je souhaite la bienvenue au Canada à la famille Mouawad et, au nom du gouvernement canadien, je vous remercie

d'avoir choisi notre pays pour l'enrichir à la fois de votre culture et votre expérience. » Après un silence stupéfait, ma mère à cru bon de répondre :

– Il n'y a pas de quoi, ça nous fait très plaisir.

Par la suite, cet agent improbable a regardé ma sœur et a prononcé son prénom, il a fait de même avec mon frère et, me regardant, il me dit : « Quant à toi, Wajdi, tu trouveras ici tout ce qu'il faudra pour t'épanouir et être heureux. »

Nous sommes ressortis un peu étourdis. Nous sommes allés attendre au carrousel des bagages les dix-huit valises que nous avions transportées, ma mère ne cessant de s'exclamer devant tout. Même les chariots étaient beaux ! Tellement plus beaux que les chariots français ! Les poubelles, aussi, étaient disposées de manière plus judicieuse. « En France, on trouve pas une seule poubelle ! » Tout était exceptionnel aux yeux de ma mère, en particulier cette carte d'assurance-maladie qui allait lui permettre, enfin, de soigner son cancer et de mourir deux ans plus tard sans profiter de son bonheur. « La propreté ici est si propre », disait-elle au téléphone lorsqu'elle s'entretenait avec ses sœurs et frères restés au Liban, ou établis en France ou au Mexique. « La propreté ici est si propre ! » Tautologie sublime dont je n'ai compris le sens que bien des années plus tard, lorsque, dans d'autres circonstances, et pour d'autres raisons, j'ai évoqué la monstruosité de la paix.

**(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO)**